Archives de la traduction, traces d'une poïétique individuelle et collective ?

Lise Chapuis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/1142>

DOI : 10.4000/transalpina.1142

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2015

Pagination : 33-48

ISBN : 978-2-84133-738-5

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Lise Chapuis, « Archives de la traduction, traces d'une poïétique individuelle et collective ? », *Transalpina* [En ligne], 18 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2021, consulté le 19 décembre 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/1142> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.1142>

ARCHIVES DE LA TRADUCTION, TRACES D'UNE POÏÉTIQUE INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE ?

Résumé : Les archives de la traduction envisagées ici sont abordées au sens large, du point de vue du traducteur littéraire et du travail progressif de montage du texte dans la langue d'arrivée jusqu'à la publication et la réception critique. En somme : à quoi ressemble, pour un traducteur, un dossier « archives de la traduction » pour un texte donné ? La première partie s'intéresse à l'avant-texte traductif avec les diverses productions textuelles qu'il génère : états hybrides (texte bilingue, texte augmenté) ; interventions auctoriales telles que notes et commentaires internes ; annexes externes telles que gloses et glossaires, etc. Ces productions textuelles témoignant d'un faire en devenir sont envisagées d'abord comme une pratique individuelle (à travers une visée littéraire qui est celle du traducteur). Dans une deuxième partie, la traduction est étudiée comme pratique collective (à travers des pratiques collaboratives choisies ou imposées). La troisième partie aborde de manière plus rapide les archives de la traduction sous l'angle de la sphère publique, soit d'une partie allant du péri-texte à l'épi-texte : que le traducteur soit lui-même producteur de texte critique ou qu'il s'en fasse le témoin ou le collecteur, les archives de la traduction portent la trace de la vie de l'œuvre. Enfin, on ne peut négliger le fait que les archives de la traduction comportent aussi la trace d'un lien émotionnel à l'œuvre, au temps du faire et aux personnes qui l'ont accompagné.

Riassunto : L'archivio della traduzione viene qui considerato in senso lato, dal punto di vista del traduttore letterario e del progressivo lavoro di « montaggio » del testo nella lingua d'arrivo fino alla pubblicazione e alla ricezione critica. Insomma : come si presenta, per un traduttore, il dossier « archivio della traduzione » di un certo testo ? La prima parte del saggio si concentra sull'avantesto traduttivo con le diverse produzioni testuali che genera : stati ibridi (testo bilingue, testo aumentato) ; interventi autoriali, come per esempio note e commenti interni ; appendici esterne come glosse e glossari, ecc. Queste produzioni testuali che testimoniano di un « work in progress » sono esaminate allora come una pratica individuale (attraverso la visione letteraria che appartiene al traduttore). In una seconda parte, la traduzione è contemplata come pratica collettiva (attraverso pratiche collaborative scelte o imposte). La terza parte tratta più rapidamente degli archivi della traduzione dal punto di vista della sfera pubblica, andando dal peritesto all'epitesto : che il traduttore sia egli stesso produttore di testo critico o che se ne faccia testimone e latore, l'archivio della traduzione porta comunque la traccia della vita dell'opera. Per finire, non si può dimenticare come l'archivio della traduzione porti con sé anche la traccia di un legame emozionale con l'opera, il tempo del fare e le persone che l'hanno accompagnato.

« Le plus sage, pour le traducteur, serait sans doute d'admettre qu'il ne peut faire que mal, et de s'efforcer pourtant de faire aussi bien que possible, ce qui signifie souvent faire *autre chose* »¹. Aussi discutable qu'une boutade, ce commentaire de Gérard Genette sur la traduction met cependant l'accent sur quelque chose de fondamental dans la pratique scripturaire, qui consiste à récrire un texte littéraire dans une langue autre que celle de l'œuvre originale : l'inconfort de la position, l'effort et l'obstination dans la tâche à accomplir, avec en filigrane, comme l'avance Paul Ricœur, « le deuil de la traduction absolue qui fait le bonheur de traduire »². Et pour finir, la conscience, parfois la fierté, d'avoir fait « *autre chose* ».

Si, comme le dit Proust, « les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère »³, l'écriture première d'une œuvre est en soi la recherche de cette langue nouvelle à travers des essais, tentatives, ajouts, suppressions, négociations multiples. La génétique textuelle, à travers l'étude des archives des écrivains (et celles de Proust en sont un des exemples les plus frappants), nous montre l'intensité de ce travail de corps à corps avec la langue et la lente élaboration de l'œuvre originale.

Le travail de traduction à son tour, et par essence, est un corps à corps avec la langue, avec deux langues même, et en cela il n'est pas fondamentalement différent de l'écriture première d'une œuvre, même s'il s'agit d'une pratique scripturaire autre : de seconde main et sous contrainte. Ainsi les archives de la traduction, comme celles de la littérature de création originale, témoignent de l'histoire de l'écrit et relèvent de la génétique textuelle au même titre que celles-ci ; elles en sont sans doute une forme particulière, non pas mineure mais incluse ou agrégée. Bien souvent méconnue en tout cas.

Les récentes technologies de production et reproduction de l'écrit apportent de nouvelles perspectives à cet archivage du travail textuel. D'une part, elles peuvent contribuer à la disparition des états de rédaction du texte, les repentirs étant remplacés au fur et à mesure qu'advient une nouvelle formulation, et elles menacent donc par là la mémoire de la « fabrique scripturale » si une efficace procédure de conservation systématique n'a pas été mise en place. D'autre part, au contraire, elles rendent facilement possible, par la sauvegarde informatique, la conservation de chaque état du texte avec toutes les variantes envisagées et les annotations associées et/ou l'impression papier de toutes les versions successives, avec les ratures, biffures et notes manuscrites en marge ou dans le corps du texte.

1. G. Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 297.

2. P. Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 19.

3. M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1971, p. 299.

Aussi est-il captivant pour un traducteur de se pencher sur ses propres archives, parfois délaissées pendant de nombreuses années⁴ : il y a une sorte de fascination à regarder ces strates textuelles, ces excroissances verbales, ces gloses qui ont fait advenir une œuvre littéraire dans une langue autre que celle de sa création originelle, tous ces possibles linguistiques qui n'ont eu qu'une brève existence, ces exemplaires éphémères d'un texte en devenir. Et un vertige s'empare de l'esprit à imaginer quelle infinie vibration langagière constituerait l'ensemble des archives relatives à une œuvre où s'additionneraient non seulement les multiples états du texte princeps, mais également tous les états de toutes les traductions dans toutes les langues où cette œuvre aurait été traduite⁵.

Mais revenons à la réalité de l'œuvre telle qu'elle se présente aux lecteurs dans chacun des pays où elle est publiée en traduction : la « traduction est une œuvre seconde, mais c'est une œuvre tout de même »⁶, et le traducteur est l'auteur de cette œuvre seconde, un auteur qui tâtonne, rature, biffe, cherche tout autant et sans doute plus encore que l'auteur premier. Ses archives sont la trace d'un projet et d'un parcours scripturaux souvent solitaires et pleins de risques dans la mesure où, comme le constate Jean-Yves Masson, le statut même de la traduction est sous le signe permanent du soupçon⁷.

Par ailleurs, dans sa quête de la forme la plus achevée, le traducteur, confronté aux obstacles linguistiques, rencontre ou sollicite des « adjuvants ». Depuis l'auteur, avec lequel un dialogue est possible, jusqu'au correcteur de la maison d'édition, avec lequel le dialogue est souvent obligé, le traducteur peut trouver sur son parcours un nombre plus ou moins grand de collaborateurs qui transforment la pratique traductive individuelle en une pratique collective et interactive : collègues traducteurs, lecteurs occasionnels, locuteurs de langue maternelle, informateurs dans les domaines les plus variés auxquels peut toucher un texte littéraire, sans oublier les professionnels

4. Jusqu'aux archives quasi préhistoriques d'une époque où l'on tapait le texte à la machine et où l'on effaçait les repentirs « au blanco ».

5. On pense ici au beau texte de Walter Benjamin : « En elle [la traduction], l'original croît et s'élève dans une atmosphère plus haute et plus pure du langage, où certes il ne peut vivre durablement, et qu'il est en outre loin d'atteindre dans toutes les parties de sa forme, vers laquelle cependant, avec une pénétration qui tient du miracle, il fait au moins un signe, indiquant le lieu promis et interdit où les langues se réconcilieraient et s'accompliraient » (« La tâche du traducteur », trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, in *Œuvres I*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 2000, p. 252).

6. J.-Y. Masson, « Traduire la poésie », in *Enseigner les œuvres littéraires en traduction*, Y. Chevrel (éd.), Buc, CRDP de l'académie de Versailles (Les Actes de la Dgesco), 2007, p. 67 ; ouvrage en ligne disponible sur : http://dialogue.education.fr/Do217/actes_oeuvres_en_traduction.pdf.

7. *Ibid.*

de l'édition, tous apportent leur contribution à l'élaboration d'une version finale publiée dont tous les états successifs constituent les archives.

Ce sont ces différents aspects des « archives » de la traduction que nous souhaitons examiner ici : comme une étude temporelle, diachronique, du texte traduit, de la première version jusqu'au moment du « bon à tirer » qui scellera la publication d'une édition. La première partie de notre exposé s'attachera au travail pour ainsi dire intime du corps à corps avec le texte, tandis que la deuxième partie examinera les divers aspects collaboratifs de ce travail.

Enfin, tout comme l'œuvre originale, le texte traduit entrera ensuite dans sa phase post-éditoriale, poursuivant son parcours – sa vie – dans la sphère publique. Le traducteur peut prendre sa part dans ces développements qui concernent une partie du paratexte, ou s'en faire le témoin. Les archives de la traduction s'amplifient alors de nouveaux éléments qui peuvent prendre des formes variées, depuis les argumentaires jusqu'à des présentations et articles. La troisième partie de notre travail s'attachera donc à ces éléments péri- et épi-textuels qui constituent un aspect particulier et éclairant des archives de la traduction.

Les archives du traducteur : les états du texte

Les traductions antérieures comme « pré-archives »

Bien souvent, le traducteur travaille sur une œuvre inédite dans la langue cible et ses « archives » témoignent alors de son parcours, à la fois plaisant et risqué, d'« inventeur » de cet objet littéraire nouveau. Mais on sait aussi, et Walter Benjamin l'a dit avec force, que « le destin de la plus grande traduction est de s'intégrer au développement de [sa langue] et de périr quand cette langue s'est renouvelée »⁸. Témoins de la vie des langues et des cultures qu'elles portent, les traductions, dans leur multiplicité, sont en quelque sorte des archives littéraires en elles-mêmes et constituent un pan conséquent de l'histoire linguistique, artistique et culturelle. Ainsi tout nouveau traducteur d'une œuvre déjà traduite – le plus souvent une œuvre « classique » ou en passe de le devenir – sait qu'il est le continuateur d'une lignée et, à ce titre, on peut considérer que ses toutes premières archives sont les traductions antérieures à la sienne, porteuses bien souvent d'un discours des traducteurs sur le texte source, la langue et le travail même du traduire.

8. W. Benjamin, « La tâche du traducteur », p. 250.

Parfois c'est un même traducteur qui produit et utilise ses propres archives « avant-premières » lorsqu'il publie une nouvelle traduction d'une œuvre qu'il a déjà traduite auparavant : ainsi, dans sa préface à une nouvelle édition qu'il donne des *Lusiades*, Roger Bismut témoigne-t-il de ce travail de réflexion et de limage répétitif que peut être l'activité traductrice :

Le texte qui est aujourd'hui présenté constitue le quatrième état d'un travail [...]. Bien que j'aie conservé pour l'essentiel le texte de l'édition antérieure, celui de la présente est à bien des égards un texte nouveau. Il m'a semblé en effet que la traduction gagnerait à être encore épurée de formules et d'images dont la pseudo-élégance jurait avec la simplicité du modèle⁹.

L'avant-texte traductif dans les archives

Les archives de la traduction conservent les traces multiples de ce phénomène de stratification scripturale qui marque la progression vers un ultime état (non définitif cependant), à savoir le texte fixé remis à la maison d'édition. Aussi peut-on appliquer à la traduction ce qu'Irène Fenoglio dit de l'avant-texte, à savoir que

[il] donne à voir les différentes étapes du travail d'écriture, les différentes versions par lesquelles un texte, finalement arrêté, est « passé ». Un avant-texte est ainsi un ensemble hybride de verbal textuel, de signes graphiques divers, de *semiosis* complexe qui constitue l'espace privilégié où, sur la matérialité des « brouillons », les traces de l'élaboration scripturale sont observables¹⁰.

En termes de versions, de « passages » nécessaires à l'élaboration du texte définitif (ou presque) d'une traduction littéraire, il est naturellement impossible d'établir une norme, les difficultés à résoudre et les méthodes de travail variant avec chaque œuvre et chaque traducteur. Si les témoignages de traducteurs professionnels font souvent état d'un minimum de trois états du texte avant la remise à l'éditeur, il est à noter que certains évoquent un accroissement des corrections permis ou induit par l'outil informatique¹¹.

9. L. de Camões, *Les Lusiades (Os Lusíadas)*, trad., introd. et notes R. Bismut, Lisbonne – Paris, Fondation Calouste Gulbenkian – Centre culturel portugais, 1992, p. XLIII-XLIV.

10. I. Fenoglio, « Du texte avant le texte. Formes génétiques et marques énonciatives de *prévisions* textualisantes » [2007], article mis en ligne le 23 juin 2009, disponible sur : <http://www.item.ens.fr/index.php?id=441378>.

11. Cf. les échanges sur l'évolution de la productivité à l'heure de l'informatique qui ont eu lieu sur la liste de diffusion de l'ATLF en avril 2009, notamment les remarques d'Olivier Mannoni, et qui ont été recueillis dans « Ardoise magique et presse-citron », *Translittérature*, n° 37, été 2009, p. 36 ; revue en ligne, numéro disponible sur : http://www.translitterature.fr/media/numero_36.pdf.

Dans tous les cas, les états du texte informatiques et/ou imprimés et/ou annotés manuellement sont multiples.

Des moments textuels hybrides

Dans cette succession de manuscrits de nature variable, on peut relever quelques moments textuels spécifiques, hybrides souvent.

Par exemple, selon sa méthode de travail ou la nature du texte à traduire, le traducteur peut dans un premier temps privilégier la rapidité et choisir de ne pas s'arrêter sur les termes (syntagmes ou phrases) de la langue source dont le sens lui paraît obscur ou incertain : il n'est pas rare qu'il les insère tels quels dans le texte cible en cours d'élaboration, sans même en poser l'équivalent français. On a alors affaire à une étrange archive bilingue alternant successivement des segments ou éléments de l'original et de la traduction en cours d'élaboration, celle-ci progressant au fur et à mesure que le bilinguisme s'estompe par résolution des problèmes.

Un autre état hybride est celui d'un texte que l'on peut dire amplifié par la co-présence des formulations possibles dans la langue cible. En effet, chaque doute lexical ou syntaxique donnant lieu à des interrogations, remarques et hypothèses notées au fil du texte par le traducteur de manière à permettre ultérieurement réflexion, recherche, tri et choix, une même phrase peut être successivement rédigée sous deux (voire plus) formes différentes, avec variation de la chaîne syntaxique ou des aspects morphologiques (notamment en ce qui concerne les formes verbales) ; de même, chaque segment syntaxique peut donner lieu à des hypothèses et variantes lexicales. De cette manière, le texte cible se trouve temporairement être notablement amplifié par rapport à l'original et témoigner du lent pesage des mots, du limage des phrases dans la langue cible. C'est précisément parce qu'il est riche de ces possibles qu'un texte original figé et clos peut produire une multiplicité de versions traduites, et il est tout à fait passionnant que l'avant-texte de l'œuvre en traduction conserve la mémoire de ces possibles.

Gloses et glossaires du traducteur

D'autres productions textuelles prennent place peu à peu dans les archives du traducteur, parallèlement au *work in progress* qu'est le manuscrit dactylographié. Ces productions sont des outils de travail et de réflexion que le traducteur construit pour explorer l'œuvre originale, sa langue, son univers esthétique et référentiel. Par exemple, au-delà des outils lexicaux classiques tels que dictionnaires et lexiques imprimés ou en ligne, Jean-Pierre Lefebvre parle de l'installation de « phases intermédiaires », avec la

création d'« un glossaire spécialisé associé au texte et composé au fur et à mesure qui permet la consultation systématique des solutions déjà trouvées pour tel ou tel terme ou expression récurrente »¹². De même Claire Cayron, traductrice de l'œuvre de Miguel Torga, évoque de manière artisanale

[des] carnets répertoires [...] ouverts en commençant à traduire Miguel Torga en 1973 pour y noter alphabétiquement les termes peu usités ou dialectaux ou d'un usage spécifique, les adjectifs familiers, les formules, expressions et métaphores récurrentes, les nombreux proverbes cités ou inventés, etc., bref tout ce qui singularise un texte, fait partie de la « voix » de l'auteur et permet d'en reproduire l'écho d'ouvrage en ouvrage¹³.

Plus largement, il peut s'agir de notes et commentaires – sous forme de fichiers informatiques ou cahiers et carnets manuscrits, peu importe – accompagnant la lecture / écriture pour chaque œuvre traduite : recherches lexicales ou documentaires, tics d'écriture de l'auteur, citations, remarques personnelles du traducteur forment une sorte de glose qui coexiste avec le texte original et le texte en cours de traduction, un memento intime de ce travail d'élaboration progressive qui fait de la traduction littéraire une véritable *poïesis* individuelle.

Des archives documentaires

S'ajoutant aux versions successives du texte, parallèlement aux gloses et glossaires du traducteur, un certain nombre de documents informatifs constituent un autre aspect des archives de la traduction. Nécessaires pour l'approfondissement du texte source, se présentant sous les formes les plus variées (photocopies, références bibliographiques griffonnées, images, articles, sitographies, ouvrages, etc.), ces apports documentaires peuvent toucher aux domaines de connaissance et de culture les plus variés, et parfois les plus inattendus, avec lesquels le traducteur doit parfois se familiariser tant pour la compréhension globale de l'œuvre littéraire que pour le rendu lexical approprié des éléments référentiels.

La note comme une archive interne ?

Un nouvel état du texte peut alors éventuellement être produit, au-delà des annotations informatiques ou manuscrites en marge, par l'adjonction d'une

12. J.-P. Lefebvre, « Traduire avec les machines », *Translittérature*, n° 25, été 2003, p. 27.

13. C. Cayron interviewée par M. Volkovitch, « Traducteurs au travail », *Translittérature*, n° 21, été 2001, p. 9.

ou plusieurs notes du traducteur. Pourquoi la mettre, où la mettre, quand la mettre, telles sont les questions récurrentes qui se posent au sujet de la note parfois qualifiée, dans un texte littéraire, de « honte du traducteur »¹⁴, dans la mesure où elle constitue une intrusion manifeste dans le pacte – tacite le plus souvent – de lecture, l'irruption d'un discours étranger explicatif dans le tissu du récit de fiction.

Du point de vue qui nous intéresse ici, qu'elle se trouve en bas de page¹⁵ ou en fin d'ouvrage, qu'elle manifeste la capitulation devant l'intraduisibilité ou au contraire qu'elle ouvre une fenêtre sur l'étranger, la note du traducteur me paraît avoir une valeur d'archive interne; intégrée dans le texte d'arrivée, elle est la trace de cette fabrique du sens qui est l'un des aspects de la tâche poétique du traducteur de littérature, elle est la marque de son projet littéraire personnel, de sa présence auctoriale¹⁶, laquelle peut se manifester également dans d'autres aspects du paratexte tels qu'avertissements ou préfaces inclus dans le livre.

La traduction comme *poïesis* collaborative

Il est toujours fascinant, en reprenant ces archives que sont les versions successives d'une traduction, de se rappeler à quel point sont nécessaires les étapes de ce *work in progress*, de ce cheminement parsemé de doutes et tâtonnements qu'est la « tâche du traducteur ». Des étapes à la fois ardues et jouissives d'une traversée solitaire du langage, d'un corps à corps avec les langues source et cible scrutées, mêlées et travaillées une infinité de fois dans le doute et le questionnement jusqu'au moment où adviendra une sorte de cristallisation, avec l'incertaine certitude d'avoir atteint le meilleur état possible du texte. Sans nul doute, la traduction est-elle une création individuelle et solitaire, une pratique auctoriale qui implique un projet d'écriture et des choix esthétiques comparables à ceux que requiert le texte de première main, une sorte d'écriture sous-contrainte à la manière des exercices oulipiens.

Mais sans doute est-elle aussi, plus encore que l'écriture originale, une pratique collaborative dans laquelle peuvent intervenir des acteurs divers et variés dont les archives marquent la présence. Ainsi, revoyant les

14. L'expression est de Dominique Aury dans sa « Préface » à G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. XI.

15. La note du traducteur en bas de page peut se retrouver à côté de notes de l'auteur, voire du narrateur; ainsi dans le livre de F. Permunian, *La maison du soulagement mental*, trad. L. Chapuis, Talence, Éditions de l'Arbre vengeur (Selva Selvaggia), 2015.

16. Voir P. Sardin, « La note du traducteur comme commentaire : entre texte, paratexte et prétexte », *Palimpsestes*, n° 20, 2007, p. 121-136.

diverses versions du texte, on est étonné de réaliser à quel point celui-ci a été travaillé par des intervenants (bénévoles ou non) multiples jusqu'au moment du « bon à tirer ».

C'est pourquoi, si dans la succession des versions du texte, nous avons évoqué d'abord les archives qui portent la trace de doutes, questionnements, hypothèses du traducteur comme auteur, il nous faut aussi prendre en compte celles qui présentent les réponses fournies par des informateurs qui deviennent ainsi collaborateurs actifs du travail d'élaboration.

Ces « collaborateurs » qui participent à l'élaboration du texte traduit peuvent être répartis grossièrement en deux groupes : d'une part ceux qui participent à l'aspect créatif, d'autre part ceux qui relèvent plutôt de ce que l'on appellera la « production », le secteur éditorial. En tout cas, les archives de la traduction portent clairement la marque de leur présence et des échanges qui se sont tissés avec le traducteur pour l'élucidation de certains aspects du texte.

Des échanges avec l'auteur

L'auteur du texte original, quand il est vivant, disponible, et qu'une communication avec lui est possible, est sans doute l'un de ces « collaborateurs » importants. Un dialogue, voire une connivence amicale, s'établit parfois dès le départ autour du texte, mais bien souvent la trace des échanges apparaît assez tardivement, en parallèle aux versions les plus avancées du texte en traduction, quand des interrogations demeurent et que la nécessité d'élucidation devient impérative dans des domaines qui vont de la plausibilité de certains détails jusqu'aux choix lexicaux précis. Les archives des traducteurs contiennent alors de précieux échanges qui donnent un éclairage intime et partagé sur l'œuvre, éclairage qui restera le plus souvent inédit.

Des informateurs multiples

Parmi les informateurs collaborant à la résolution des difficultés figurent également des spécialistes de domaines professionnels particuliers, parfois les plus insolites¹⁷, qui apportent leur contribution concernant des aspects aussi variés que lexiques, terminologies, technologies, actes techniques, etc. Les archives du traducteur sont aussi faites de ces échanges, en même temps que témoins de l'accroissement de ses propres connaissances.

17. Pour donner un exemple : consultation de professionnels de santé impliqués auprès du milieu de prostituées africaines, lors de la traduction du roman *Passes noires* de Giosuè Calaciura (trad. L. Chapuis, Montréal, Les Allusifs, 2005).

Une catégorie essentielle de « collaborateurs » bénévoles et bienveillants du traducteur est également celle des locuteurs de la langue source : combien de questions n'avons-nous pas posées, nous traducteurs, à des amis et des connaissances sur la nuance d'une couleur, les connotations d'un terme argotique ou régional, les usages culturels particuliers dans telle ou telle ville ou province, voire dans tel village. À vrai dire, dans ce domaine, le questionnement est pratiquement infini, et les archives de la traduction sont aussi celles de l'exploration perpétuelle de l'autre langue et de la culture qui la porte, qu'elle porte. Sans doute ce mouvement d'exploration et de découverte permanente est-il l'une des grandes joies du traducteur, dont la curiosité linguistique n'est jamais assouvie, dans le domaine de la langue source comme dans celui de la langue d'arrivée. Car traduire c'est aussi creuser au plus profond de sa propre langue, les archives du traducteur sont précisément là pour en témoigner.

La communauté des traducteurs

Une catégorie particulièrement active de « collaborateurs » est celle des collègues traducteurs, et ce de manière notoirement accrue par l'existence des techniques de l'information et de la communication contemporaines. La consultation des pairs est désormais facilitée et organisée à travers les forums, chats, listes de discussion¹⁸. Au-delà des informations professionnelles et des renseignements techniques, chaque membre confronté à une difficulté traductive peut consulter l'ensemble de la communauté qui se mobilise dans des discussions et des réponses, ce qui constitue à la fois un gain évident de temps mais aussi une aide conséquente en matière de fiabilité, car les hypothèses et les solutions sont pesées et jugées de manière quasi collégiale. On considérera alors comme faisant partie des archives de la traduction l'ensemble des mails échangés, tandis que grâce aux éléments apportés en réponse s'élaborent de nouvelles versions du *work in progress*. Si la traduction collaborative n'est pas une absolue nouveauté, elle peut disposer d'outils technologiques qui vont bien au-delà des forums et des blogs, et elle est à ce titre scrutée attentivement dans les études interculturelles et de traductologie¹⁹. Contrairement à l'aide occasionnelle apportée par les collaborateurs tels que spécialistes de certains domaines ou locuteurs natifs interrogés au coup par coup, les échanges organisés entre traducteurs

18. Par exemple : en France, la liste de discussion de l'ATLF, en Italie, le forum de QWERTY.

19. Voir par exemple un récent colloque organisé du 5 au 7 juin 2014 par l'Association Internationale pour la Traduction et les Études Interculturelles (IATIS) intitulé *La traduction collaborative, de l'Antiquité à Internet*.

inscrits à des forums relèvent d'une pratique collaborative volontaire et régulière, un compagnonnage assumé, une communauté de travail qui fait véritablement de l'écriture traductive une *poïesis* collective. Cette évolution du faire en traduction se rapproche en cela des modes émergents de production du texte littéraire, dont on sait qu'ils tendent également à se tourner vers le partage et la co-écriture.

Des lecteurs critiques et bénévoles

La construction progressive du texte traduit dont nous retraçons ici quelques étapes se formalise à un certain moment dans une version qui peut être considérée comme approchant de l'état le plus satisfaisant possible : à ce point-là, il est possible que le texte soit soumis à la critique de nouveaux « collaborateurs ». Il s'agit de lecteurs amicaux et bénévoles dont la lecture experte mettra parfois en évidence les faiblesses, incohérences et défaillances de ce texte d'arrivée, aboutissement de tant de précédentes esquisses superposées et soigneusement soupesées. Les archives conservées d'une traduction permettent de mesurer, à travers les précieux commentaires (amusés, étonnés, acerbes parfois) de ces auxiliaires bienveillants, la nécessité d'un incessant polissage du texte jusqu'au moment où il va passer de la sphère créative et privée à la sphère éditoriale et publique.

En effet, dans notre étude des aspects collaboratifs de la traduction dont les archives portent le témoignage, nous avons jusqu'à présent envisagé essentiellement la sphère privée, le moment créatif individuel où le traducteur est un auteur maître du choix ultime, même s'il a reçu l'aide de collègues et de collaborateurs multiples. À partir du moment où le texte traduit est confié à la maison d'édition, il entre dans la sphère de la production éditoriale et de collaborations qui ne relèvent plus du choix du seul traducteur.

La traduction au filtre éditorial

Les archives de la traduction s'accroissent alors des échanges du traducteur avec ces nouveaux « collaborateurs » que sont le ou les correcteurs mandatés par la maison d'édition, parfois l'« editor » en charge d'une collection à la cohérence de laquelle il veille. Ces professionnels, qualifiés en général mais non choisis par le traducteur, s'avèrent souvent d'une aide extrêmement précieuse : ne connaissant pas nécessairement le texte source, découvrant le texte d'arrivée (dans notre cas français) dans la phase considérée comme (temporairement) définitive, ils sont à même d'en relever les incohérences, erreurs, imprécisions ou écarts par rapport à la norme. Les va-et-vient multiples qui ont lieu dans ce moment crucial où s'élabore la version

bientôt envoyée à la fabrication sont un moment fort de la vie du texte en tant qu'œuvre artistique et objet-livre. S'ils peuvent être particulièrement constructifs lorsque le correcteur a une véritable sensibilité littéraire²⁰ et suggère des modifications améliorant le texte, ces échanges peuvent s'avérer plus rugueux lorsque le correcteur est moins littéraire que linguiste attaché à la norme, ou simplement soucieux d'une langue standardisée. Dans ce cas, le traducteur doit bien souvent défendre des choix stylistiques relevant en amont de l'auteur et caractéristiques de l'écriture littéraire créative : écarts voulus par rapport à la norme, banalité délibérément choisie par l'auteur comme effet de style doivent parfois être défendus pied à pied par le traducteur face à des tentatives d'embellissement et/ou d'affadissement qui caractérisent ce que Michel Volkovitch nomme avec humour « le français d'éditeur », source de dilemme au traducteur :

[...] le dialecte éditorial semble terne et insipide à certains ; mais il a ses vertus : aseptisé, linguistiquement correct et consensuel, il facilite la communication en produisant des énoncés mieux formatés, plus homogènes. Que doit faire le traducteur ? S'obstiner à écrire comme il le sent, se battre comme un tigre pour chaque virgule, donquichottesquement ? Ou se plier, s'aplatir, voire devancer les exigences éditoriales pour se faire bien *considérer* ? Ou louvoyer entre les deux extrêmes en fonction de l'interlocuteur, évaluer à chaque fois jusqu'où on peut aller²¹ ?

Les archives de la traduction attestent de manière très intéressante de ce moment de tiraillement interne (voire de conflit) d'une part entre l'écriture littéraire, la recherche d'une langue stylistiquement marquée qui est la visée du traducteur à la suite de l'auteur, et d'autre part une certaine tendance éditoriale (encore plus manifeste dans le secteur de la traduction en littérature de jeunesse) à gommer les aspérités d'un style, à standardiser la langue, ce qui revient *in fine* à aller à l'encontre du littéraire.

Un autre moment important de l'avènement public du texte est le choix du titre, et l'histoire littéraire nous rappelle l'importance que revêt aux yeux des auteurs, grands ou modestes, cette interface entre la visée poétique et l'accueil public. Le choix du titre pose les mêmes problèmes pour une œuvre en traduction, avec une responsabilité forte pour le traducteur, qui doit jouer entre les suggestions de la langue et de la culture source et les

20. J'aimerais ici en particulier rendre hommage au remarquable travail de correctrice réalisé par Louise Chabalié, notamment au sein des éditions canadiennes Les Allusifs pour lesquelles j'ai traduit plusieurs ouvrages.

21. M. Volkovitch, « Le français d'éditeur pour les nuls », *Translittérature*, n° 45, juillet 2013, p. 31.

possibilités de la langue et de la culture d'accueil. Nos archives de traducteurs comportent souvent de ces pages où, avant d'en proposer un, l'on a griffonné solitairement des dizaines de titres possibles, depuis les variantes infimes jusqu'aux changements radicaux, sans oublier les échanges parfois intenses avec le responsable de l'édition.

Au-delà de ces échanges, de ces va-et-vient qui s'accroissent au fur et à mesure qu'approche la date de fabrication, on peut considérer que les épreuves constituent le dernier état de l'avant-texte. Lorsqu'il arrive d'en retrouver, elles témoignent encore d'hésitations, repentirs, améliorations jusqu'à l'instant où l'urgence de la fabrication n'a plus laissé aucune échappatoire. Douloureux s'il en est, l'instant du « bon à tirer » tranche définitivement entre un avant des hypothèses et un après du texte fixé qui va entamer sa vie publique.

Les archives de la traduction : du péri-texte à l'épi-texte

Les archives de la traduction ne se tarissent cependant pas à l'instant de ce « bon à tirer » qui lance l'impression du texte. Bien au contraire, un ensemble de productions vient compléter le travail d'élaboration de la version traduite, et le traducteur en est tantôt l'auteur, tantôt le collaborateur, tantôt seulement l'archiviste ou le témoin.

Participation du traducteur à la vie publique de l'œuvre

Parmi les archives relatives à une traduction, au-delà de la production du texte traduit, le traducteur conserve fréquemment les divers états de la quatrième de couverture, qui, de plus en plus souvent, lui est demandée par la maison d'édition en tant qu'auteur secondaire connaissant intimement l'œuvre, ses qualités et sa place dans le panorama littéraire d'origine comme dans celui d'arrivée. Il faut dire que, dans un certain nombre de cas, c'est le traducteur qui, se faisant passeur (ou plus éditorialement « scout »), a « apporté » l'œuvre à la maison d'édition. Jugeant un texte important, indispensable, il s'en est fait parfois le promoteur auprès de l'éditeur à travers divers documents tels que résumé, note de lecture, bio-bibliographie de l'auteur, et les archives d'une traduction comportent souvent l'ensemble de cette proposition-négociation qui préexiste à la décision de lancer un projet de traduction.

C'est cette même connaissance, ce même travail sur l'œuvre et son auteur, qui incitent également parfois la maison d'édition à confier au traducteur d'autres éléments du péri-texte éditorial tels que, par exemple, l'argumentaire nécessaire à la présentation de l'ouvrage devant l'exigeant

public des représentants qui doivent être en quelques instants convaincus de son intérêt, de son caractère original. Au-delà du texte littéraire, de l'œuvre elle-même devenue ouvrage, les archives de la traduction comportent donc encore de nouvelles productions qui ne relèvent plus du domaine de la création, mais appartiennent à l'écriture critique, au genre argumentatif, voire au secteur commercial : les archives de la traduction littéraire s'étendent vers l'écriture pragmatique.

Le traducteur archiviste et témoin

Enfin, les archives augmentent de tout un épitexte qui enfle (ou non) après la publication. Le traducteur sera parfois sollicité pour des rencontres, des conférences, des présentations dont les propos écrits ou oraux se nourrissent de ce long cheminement dans et autour du texte. Les articles de critique littéraire parus dans la presse à la publication viennent éclairer des aspects du texte, saluer l'œuvre et l'auteur, parfois (trop rarement) reconnaître le travail du traducteur. Celui-ci peut également être sollicité en vue de lectures ou de mises en scène de l'œuvre à l'occasion desquelles on lui demande des précisions ou des éclaircissements sur le texte. Bien entendu, la critique universitaire peut s'emparer de l'œuvre dans des articles, colloques et publications qui viennent nourrir cet épitexte en expansion, dont le traducteur se sent responsable comme auteur actif d'un projet littéraire dans une langue donnée. De toutes ces productions verbales, textuelles, iconiques et parfois sonores, le traducteur qui est partie prenante peut se faire collecteur (désinvolte ou maniaque selon le tempérament).

L'archive mémoire intime d'une poïesis

En ce qui me concerne, reprenant à l'occasion de cet article quelques-uns de ces dossiers d'archives que je n'avais pas explorés depuis longtemps, j'y ai trouvé trace de toutes les strates de l'élaboration du texte que je viens de décrire : plusieurs versions d'un ouvrage, des listes de mots, d'animaux, de lieux et de bien d'autres choses ; des informations documentaires presque oubliées ; des lettres de questions-réponses échangées avec un auteur sur des sujets étonnants, des invitations à des conférences, des articles de presse ; un plan de Bombay où j'ai lors d'un voyage suivi un itinéraire découvert en traduisant bien des années auparavant.

Et ce n'est pas sans quelque nostalgie que l'on peut regarder parfois certaines coupures de journaux, avec les photos jaunies d'un auteur disparu dont on relit alors les lettres ou cartes postales conservées elles aussi dans

cette mémoire qui est à la fois celle du texte, celle de l'auteur et la nôtre. Ainsi les archives de la traduction sont-elles aussi la trace d'un lien émotionnel à l'œuvre, au temps du faire poétique et aux personnes qui l'ont accompagné.

Lise CHAPUIS

Université Bordeaux Montaigne